

Sœurs de Sainte-Croix

CHAPITRE GÉNÉRAL 2017 Deuxième conférence

Accompagner jusqu'au bout

Entrons ensemble maintenant dans cette polyphonie de verbes dont vous voulez tisser votre avenir comme un défi dynamique pour votre congrégation. Saint Luc, en particulier, souligne le rôle d'« accompagnatrices » de la communauté, exercé par les femmes disciples. Et il ne s'agit pas d'un accompagnement éphémère. L'évangile insiste sur le fait qu'elles accompagnèrent Jésus et la communauté « jusqu'au bout » et « depuis la Galilée », c'est-à-dire du début à la fin, et au-delà. Ce sont là les deux conditions prises en considération à l'heure de recomposer le collège apostolique après la défection de Judas, et de choisir Mathias, dans les Actes des Apôtres.

Cette fidélité sans faille des femmes se traduit, une fois de plus, sur le plan matériel, d'abord, par le don de leurs biens pour soutenir le groupe ; mais aussi sur le plan spirituel : « être avec » sur les chemins, au Cénacle, et même, à la distance permise, au Golgotha (lieu déserté, par ailleurs, par les hommes). Finalement, elles étaient encore, et surtout, là à l'heure de la solitude du tombeau. Présentes depuis la naissance jusqu'à la mort, accompagnant le berceau (Marie et Elizabeth), la table, la mission, les crises, les frustrations et même l'échec de l'aventure évangélique. Tout, absolument tout !

Les femmes ne furent jamais absentes d'aucun moment ni épisode de la vie de Jésus, alors que les hommes s'enfuirent et cessèrent de l'accompagner, à plusieurs reprises. Etaient-elles présentes à Gethsémani ? On ne le dit pas. Mais il faut augurer qu'elles savaient très bien, sans aucun doute, où Jésus et les 12 se trouvaient. Elles étaient au courant.

Explorons, à présent, cette fidélité, depuis le début et jusqu'au bout, qui fait d'elles de véritables apôtres.

I Pas à pas, le regard tendu vers l'horizon

Les hommes courent toujours le risque de l'irréalisme. Leur enthousiasme est souvent abstrait et idéologique. Quand le rêve s'écroule, quand il est démenti, quand leur imaginaire se voit déçu par la réalité crue, leur courage et leur conviction s'envolent en fumée. Ainsi en fut-il au dur réveil postconciliaire de l'Eglise ou face aux démentis de l'option préférentielle pour les pauvres.

Cette démobilisation masculine apparaît plusieurs fois déjà dans l'Ancien Testament. Dans le livre des Juges, par exemple, quand Barak, général d'Israël, met comme condition à son départ au combat d'être accompagné par la prophétesse Deborah (Juges 4, 4-10) ; ou quand

les chefs de Béthulie, désespérés, demandent à Judith de prendre le relais pour vaincre le général Holopherne. L'attitude des apôtres n'est donc pas vraiment étonnante ni inédite !

Comme pour Déborah ou Judith, la victoire chrétienne sur la mort de Jésus sera le privilège des femmes disciples qui ne seront pas démobilisées par les faits et continueront à vouloir rendre au corps de Jésus les honneurs qui lui étaient dus, quel qu'en soit le prix. En ce sens, la résurrection de Jésus est une expérience féminine, non seulement parce que les femmes furent les premières à l'expérimenter, mais surtout parce que leur fidélité risquée « jusqu'au bout » l'a rendue possible. Cette affirmation conserve aujourd'hui tout son poids à l'heure d'évaluer, par exemple, la légitimité respective de l'accès au sacerdoce pour les hommes et les femmes.

Ce qui fit des saintes femmes les artisanes de la Résurrection du Christ ce n'est ni le fanatisme militant ni le dogmatisme théologique. C'est l'articulation permanente chez elles entre le quotidien et l'utopie. Sans perdre de vue l'hypothèse d'un horizon imprévu des événements, elles se préoccupent d'abord des devoirs pragmatiques et éthiques immédiats : l'hommage du parfum répandu à Béthanie, la préparation du repas d'adieu à la dernière Cène, les aromates au lendemain de Pâques etc. La fidélité au devoir d'attention et d'hospitalité sacrée et somptueuse (Marie de Béthanie), de l'accueil de l'autre jusqu'au-delà de sa mort, rend possible l'avenir inimaginable, le suscite, en quelque sorte.

Quel paradoxe typiquement féminin que cette question absurde que se posent les femmes entre elles : qui nous enlèvera la pierre ? Il s'agit d'un impossible, qui loin de les retenir dans leur élan, les encourage au contraire à une confiance folle, au pari de la foi. Cette confiance, cette foi préalable, conjugée au féminin, ouvre le tombeau. La « question » est la condition de la « réponse » : il est ressuscité !

Pour l'Eglise, et en particulier pour la Vie Religieuse, je suis convaincu que ce sont encore les femmes d'aujourd'hui qui engendreront le ressuscité, alors que le cléricalisme patriarcal s'embourbe dans les questions doctrinales et de pouvoir sans avenir de vie.

II L'audace féminine de la résurrection

La femme sait attendre. Elle attend, sans passivité, le retour de l'époux infidèle ou alcoolique. Elle attend, dans une laboriosité sans plaintes, le fils prodigue, le médecin pour l'enfant malade, la paie pour faire les courses, le printemps pour planter les légumes, la rentrée des classes. Elle est forgée pour l'attente à chaque conception et à chaque naissance. Cet art de l'attente est la voie royale à l'espérance. C'est « en attendant » qu'elle imagine la conversion de l'époux ou du fils, la guérison de l'enfant et le destin de celui qu'elle porte en son sein.

Mais son rêve n'est pas passif, ni romantique. Elle le construit dans ses luttes et ses transgressions. Car, dans le monde et l'Eglise machistes et patriarcaux qui sont encore les nôtres, elle sait qu'elle ne peut exister dans la vraie liberté qu'en transgressant

constamment les règles imposées par les hommes. Dans sa perpétuelle clandestinité révolutionnaire, elle expérimente déjà la miséricorde rédemptrice, le geste qui sauvera, l'attitude qui rompra les impasses politiques, religieuses, sociales du monde masculin (voir Judith, Esther, Ruth).

Cette fidélité alternative, créatrice de gestes de piété et de tendresse d'audace et d'affrontement, est le terreau silencieux et fécond de la totale nouveauté libératrice que nous appelons résurrection. C'est du côté d'un refus têtu des évidences (la mort) qu'elles inaugurent le nouveau chantier de la vie en plénitude.

Mais la résurrection est pour tout croyant une conversion, un changement de regard sur la réalité. Cette conversion est mise en scène, dans l'évangile de Saint Jean au chapitre 20, quand il nous décrit le triple mouvement de la foi pascale de Marie au tombeau. Penchée sur l'absence du cadavre, elle se désespère d'abord de ne pouvoir lui rendre les honneurs de l'humaine piété. C'est cette colère qui la retourne une première fois vers celui qu'elle prend pour le jardinier. Elle exige de lui justice, qu'il lui rende son dû. Ce n'est pas là une mince affaire, dans une culture où les femmes ne pouvaient s'approcher d'un cadavre, ni, surtout, parler seule à seul avec un homme dans un jardin clos. Son amour transgresseur élargit son regard au-delà des normes de bienséance.

Mais c'est en se laissant appeler par son nom, comme Eve au premier jour, comme la Bien Aimée du Cantique, que son regard devient porteur du ressuscité. Il lui faudra, cependant, renoncer à l'intimité retrouvée de son doux nom (ne me touche pas) pour assumer le regard ressuscitant qui deviendra la tâche et la mission de l'Eglise : « va annoncer à mes frères ».

L'expérience du ressuscité, pour nous comme pour elle et pour toute l'Eglise, passe par ce triple changement et élargissement du regard, pour devenir, à notre tour, témoins « ressuscitant ».

N'attendons pas d'improbables miracles, mais laissons-nous convertir pour changer de regard sur notre tragique réalité. A nous de devenir agents ressuscitant dans le monde. Où devons-nous transgresser les interdits, les tabous ou seulement les habitudes pour que notre parole et notre action rejoignent les conjonctures de mort à l'intérieur et à l'extérieur de nos communautés ? Comment coller ainsi au réel, au point de susciter du radicalement inédit ? Quelles sont les nostalgies de nos pratiques routinières qu'il nous faut résolument enterrer pour explorer les nouveaux territoires où nous attend la chair blessée de l'humanité ?

III Les femmes au Cénacle

Que s'est-il passé au Cénacle entre le Jeudi Saint et Pentecôte ? Les Actes nous donnent quelques informations importantes. La première concerne précisément la présence des

femmes. On nous dit aussi qu'avec elles, d'autres disciples y forment, avec le collège des apôtres, symboliquement, un peuple recomposé de 120 personnes.

A la différence des apôtres, les femmes, dans l'évangile, ne sont jamais seules. Elles sont toujours accompagnées, ne fut-ce que de leurs enfants, des amis ; mais aussi des cousins et cousines, des voisins et voisines, comme Marie, mère de Jésus. On n'imagine jamais les femmes « seules » dans la communauté. Leur parole et leurs actes rejoignent toujours un peuple bigarré au milieu duquel elles marchent et croissent.

Dans le contexte fermé et privé du Cénacle, les femmes, j'imagine, retrouvent la parole. Elles deviennent docteurs d'avenir. C'est là que, tout en cuisinant ou en changeant les langes des petits, elles encouragent leurs hommes à relire les faits. Elles, qui ont gardé ces choses si longtemps dans leur cœur, enseignent aux hommes la méditation, la prière silencieuse, la patiente rumination qui fait mûrir la foi et la rend apte à l'Esprit.

J'imagine ces 40 jours au Cénacle comme un temps et un espace pédagogiques animés par les femmes. Notre temps n'est-il pas semblable à ces 40 jours de perplexité propice à la pédagogie féminine ? Vie religieuse féminine, apprenez-nous à relire avec vos yeux la *Amoris Laetitia* de François au-delà des peurs mesquines des scribes. Ouvrez-vous et ouvrez-nous aux secrets d'*Evangelii Gaudium* afin de laisser l'Esprit « à venir » nous élargir l'intelligence et le cœur aux nouvelles dimensions du monde humain et à ses appels.

Incarnons ensemble le beau défi cosmique de *Laudato Si'* en nous laissant baigner dans les eaux lustrales de la miséricorde et de la joie réconciliatrice de tout le Cosmos. Préparez-nous au pragmatisme œcuménique dont vous avez le secret dans vos voisinages, vos écoles, vos familles, pour dépasser les conditions impossibles d'un Catholicisme étroit et dogmatique.

Aidez-nous à comprendre les bras ouverts de François avec les luthériens, les orthodoxes, les autres religions, vous qui savez comment accueillir à la même table vos enfants, saints et pécheurs, les voisins et les passants sans discrimination.

Sans vous, toutes les bonnes choses que l'Eglise propose par la bouche de François ne pourront mûrir en nous. Sans vous, nous ne pourrions dépasser l'absurde peur qui préfère la mort du statu quo et des exclusions séculaires à la vie risquée de l'Esprit. Oui, notre temps est celui du Cénacle où, grâce à vous, nous vivons la gestation patiente de l'Esprit.

Il me semble que tous les gestes et paroles de notre pape prophète sont l'aliment préparatoire de cette Pentecôte que nous pouvons incarner ensemble. Mais il nous faut la préparer dans le silence de la prière et le dialogue interne réinventé.

Si nous le portons ensemble, l'Esprit jaillira bientôt dans la merveilleuse y chaotique diversité des cultures, des confessions, des religions.

Vous qui savez ce que signifie la gestation, ouvrez-nous à ce secret de l'Esprit. Alors la nouvelle Pentecôte, promise au Concile, et indéfiniment remise à plus tard depuis lors,

pourra être engendrée de l'intérieur (prière, méditation, dialogue), et exploser au dehors comme une Bonne Nouvelle préparée qui, pourtant, comme toute naissance, nous dépassera totalement.

S'il-vous-plaît, perturbez l'Eglise, osez nous choquer, nous mettre tous en question depuis votre foi conjugée au féminin. Mais, pour cela, renoncez aussi à vos peurs, à vos soumissions, à votre cléricalisme facile et ambigu, pour endosser la prophétie de Pentecôte hors les murs. De vous, d'abord et essentiellement, dépend l'avenir de l'Eglise, et donc du règne. L'autre parole, celle des clercs, est morte depuis longtemps. Elle n'a plus de sève pour renaître si vous ne replantez le figuier desséché de la loi dans le terreau fécond de l'Evangile.

Cependant, dans ce Cénacle contemporain, fécond d'avenir je vois aussi des risques. Le premier serait de rester dans l'ignorance face à la complexité des défis que le monde nous lance. Une Vie Religieuse ignorante, non formée théologiquement, spirituellement superficielle et infantile, risque de tomber dans les travers les plus désastreux.

Je signale particulièrement deux risques qui nous menacent. Le premier se situe du côté du New Age et de son fondamentalisme magique. Cette tentation est très présente dans la vie religieuse féminine. Elle constitue une séduction facile et sentimentale qui nous dispense de penser avec exigence intellectuelle l'aujourd'hui. C'est une impasse que nous nous devons de dénoncer.

Mais il y a aussi la tentation inverse : retourner aux vieux discours et aux vieilles symboliques conservatrices. Les signes et les discours d'une pseudo-tradition sont en train de reconquérir l'Eglise et affectent déjà profondément certains et certaines d'entre nous dans la Vie Religieuse. Ici encore le remède est du côté d'une bonne formation théologique et d'un solide ancrage spirituel dans la vraie mystique, plutôt que de se complaire dans un fondamentalisme inepte, issu des triomphalismes « national-catholiques » du siècle dernier.

IV Une nouvelle Pentecôte de la Vie Religieuse

Ce qui est en train de mûrir dans la discrétion des gestations, c'est un feu purificateur. L'amour ardent pour Jésus Christ, son Eglise et son règne est la seule véritable force capable d'en finir avec nos peurs et les replis de nos hésitations.

Comme la petite Thérèse, après tant de doutes et d'angoisses, il nous faut relire l'hymne à la charité de la première aux Corinthiens 13. Au cœur de l'Eglise il s'agit, pour la Vie Religieuse, de n'être rien de plus, mais rien de moins, que l'amour. Nous n'effacerons pas les doutes et les perplexités de ce temps par magie. Il nous faudra vivre de plus en plus honnêtement avec eux. Mais seul l'amour sera capable de nous conduire au-delà de nos paralysies.

L'option pour l'amour seul nous incite à revoir nos engagements, nos présences et nos pastorales à la lumière de ce choix exclusif. Mais, en premier lieu, ce sont nos communautés qui ont besoin d'être purifiées et recrées, ressuscitées par un vigoureux : « seulement l'amour ».

C'est cet amour charismatique qui nous permet de rejoindre l'autre dans sa différence, son énigme et son mystère. Le don des langues de Pentecôtes c'est l'amour. Beau défi, pour votre chapitre et votre avenir, de remettre toutes vos actions et toutes vos relations à l'aune de l'Hymne à la Charité, et de rejeter ce qui, même en faisant beaucoup de bruit, n'est que « cymbale qui résonne ».

Dans cette perspective, notre seule mission est d'enseigner et apprendre à aimer : écoles de paix, de pardon et miséricorde, de dialogue et d'écoute. C'est là que l'Esprit nous attend. Nous avons eu le temps, durant ces dernières années de crise, de mesurer tout ce que nous croyions éternel et absolu et qui passe inexorablement : les expressions de notre foi, de notre prophétie etc. etc. Seul l'avènement de l'amour, partout où nous sommes enracinés, engagés, a des chances de durer et de porter du fruit.

Simon Pierre Arnold, OSB